ÉLÉMENTS D'HISTOIRE DU MAOISME EN FRANCE

Le maoïsme, c'est la continuation du marxisme et du léninisme à notre époque. C'est l'approfondissement de la théorie scientifique de la lutte des classes poussée jusqu'à son aboutissement historique, jusqu'à la dictature du prolétariat, jusqu'à l'extinction de l'Etat, jusqu'au communisme.

Les maoïstes en France sont cela. Mais ils le sont en France dans une histoire politique particulière de la conscience du prolétariat révolutionnaire de ses tâches historiques.

L'histoire du maoïsme en France, c'est celle des luttes qui portent sur le marxisme de notre époque. Sur le marxisme dans son rapport au mouvement réel. Le maoïsme se développe et s'implante contre l'ouvriérisme, le chauvinisme et le révisionnisme, avec comme cible le Parti prolétarien de type nouveau.

L'histoire du maoïsme, c'est l'histoire de la révolte contre la fausse identité marxiste; contre ce qu'étaient devenus, petit à petit, les militants ouvriers du P.C.F. Etaient-ils des révolutionnaires, des hommes politiques du prolétariat, ces ouvriers du P.C.F.? Non. Ils étaient simplement ceci : des syndicalistes défendant FU.R.S.S. Double identité, double rupture: rompre avec l'U.R.S.S., rompre avec le syndicalisme : voilà d'abord la tâche négative, la tâche critique du maoïsme.

Le temps des premiers « prochinois » (63/67)

Dès le début des années 60, la rupture Sino-Soviétique résonne au sein du mouvement communiste international et en France aussi comme l'événement qui permet que tout redevienne possible. Les révolutionnaires prolétariens s'enthousiasment sur les justes positions des camarades chinois. Ils les rallient contre les conceptions bourgeoises sur la coexistence pacifique; pour le ferme soutien aux luttes antimpérialistes dans le monde; et surtout pour le maintien de l'édification du socialisme, et le renforcement de la dictature du prolétariat.

Cette grande rupture, ce grand espoir, remet à l'ordre du jour la Révolution Prolétarienne et le socialisme en France même. Deux courants vont se développer alors et se contredire sur la portée historique de cette rupture. Deux courants venant de deux forces sociales différentes, qui vont constituer les deux pôles de la lutte idéologique au sein du mouvement prolétarien.

Tout d'abord, la scission sur la gauche du P.C.F., avec ceux qui fonderont rapidement le P.C.M.L.F.

Cette scission sur la gauche, c'est tout un événement. Jusque là le P.C.F. n'avait connu que des renégats, maintenant, le renégat c'est lui. Cette rupture est fondamentale dans l'histoire du maxisme - léninisme - maoïsme en France: la lutte idéologique prolétarienne n'est plus dans le parti, le parti est mort. La lutte idéologique a lieu entre fractions, c'est là le caractère formel de l'étape.

Qui sont ces prochinois issus du P.C.F. ?

Ils scissionnent après la rupture sino-soviétique. En vérité, les leçons de la lutte des classes n'avaient point manqué jusque là pour justifier une scission, bien avant 1963.

Thorez avait appelé les ouvriers à rendre les armes et à retrousser les manches en 1945 et il n'y avait pas eu de scission. Le P.C.F. avait soutenu Mitterrand (déjà!) contre le peuple algérien et les « terroristes » du F.L.N., il avait laissé fusiller Yveton et exterminer le seul maquis rouge du P.C.A., il osait réclamer la paix (coloniale) en Algérie, et il n'y avait pas eu de scission. Le P.C.F. soutenait la politique étrangère de De Gaulle concernant l'U.R.S.S. et il n'y avait pas eu de scission tant que les Communistes Chinois n'ont pas tranché. Il n'y avait pas eu de scission jusque là, et pourtant les luttes de classes et tout particulièrement les luttes des peuples contre l'impérialisme français auraient pu suffire à des marxistes-léninistes pour quitter le P.C.F.

Ceci est une leçon: la scission sur la gauche du P.C.F. avait besoin d'une sanction historique mondiale. Elle devait s'appuyer sur la division en deux du mouvement communiste international Elle exigeait un bilan, non seulement du P.C.F., mais de l'U.R.S.S. Bref: elle n'était possible que si on tranchait sur la question: oui ou non, l'U.R.S.S. après Staline est-elle un Etat de dictature du prolétariat? Ce bilan, ce sont les camarades chinois et albanais qui l'ont formulé, parce que leur expérience propre le leur permettait Chez eux, la lutte de classes dans le Parti avait pour enjeu direct la direction de l'Etat. La pratique de

la dictature du prolétariat, l'avancée de cette question: tel était le contenu vital de leur expérience. A partir de leur position pouvait se déployer une scission véritable, c'est-à-dire une scission portant sur le noyau du marxisme: la dictature du prolétariat.

Avant les années 60, on pouvait bien sûr dire: telle ou telle chose dans le P.C.F. est opportuniste ou réactionnaire. Mais le jugement global de **révisionnisme** n'était clairement formulable qu'à partir de la scission du mouvement communiste international. La lutte contre le révisionnisme moderne s'ouvrait à échelle mondiale, sur la base du bilan historique de la dictature du prolétariat, c'est-à-dire sur la base de la pensée Mao-Tsé-Toung: il n'était de scission possible que maoiste.

Les premiers prochinois français, issus du P.C.F., ont eu le grand mérite de le comprendre, et de pratiquer la scission. Scission encore purement idéologique et organisationmelle, pas politique. Car la politique, c'est la révolution. Et tout le travail d'application créatrice restait à faire.

Bien sûr, la scission du P.C.F., le soutien à la Chine, ont alors stimulé l'intérêt des ouvriers avancés pour le socialisme, la révolution mondiale, le débat sur les causes de la trahison du P.C.U.S. et du P.C.F.

Mais les premiers prochinois s'en tiennent aux simples principes. Ils ne font pas une politique marxiste-léniniste-maoïste. Au fond, ils ne font que réagir contre la dégénérescence. Ce qu'ils veulent, c'est le retour en arrière, le retour à l'ancien P.C.F. perdu, au P.C.F. des années 30. Ils remplacent l'U.R.S.S. par la Chine. Mais ils n'ont aucune idée nouvelle sur le parti de classe, aucune idée marxiste-léniniste-maoïste. Ils veulent un nouveau P.C.F. bien « dur », c'est-àdire: bien ouvriériste, bien pro-chinois, bien syndicaliste.

Très vite, en 67, ils fondent le « Parti », le P.C.M.L.F. A soi seul, cela prouve qu'ils n'ont pas de vraie politique maoïste: ils ont exclu le prolétariat et les masses de la fondation de ce Parti; ils ont refait un « Parti » en dehors de l'Histoire, en dehors de la mouvement de masse, en dehors de la réalité de la classe. Leur rôle historique novateur est terminé: ils ne seront plus désormais qu'un appareil, à la gauche du P.C.F.

2) La première division constitutive du mouvement maoïste: L'U.J.C.M.L. (65/68)

Cette retombée hors de l'histoire vivante des premiers pro-chinois, ceux du M.C.F. et du P.C.M.L.F., on la voit éclater à partir de 65 : ils sont incapables de constituer une référence politique pour la grande tempête anti-impérialiste qui soulève la jeunesse dans le monde entier. Alors apparaît sur la scène une nouvelle génération de « pro-chinois ».

Les prochinois du mouvement de la jeunesse anti-impérialiste : l'U.J.C.M.L.

Ces prochinois là ne viennent pas des années 30, mais du soutien à la lutte du peuple algérien, puis du peuple indochinois. Ils viennent du formidable mouvement de masse étudiant des années 60 qui s'est répandu dans toutes les universités capitalistes, au Japon, aux U.S.A., en Europe de l'Ouest. Ces prochinois ne remplacent pas l'U.R.S.S. par la Chine au fond d'une identité fermée et passéiste.

Ils s'enthousiasment pour la Chine Socialiste et veulent en appliquer les leçons universelles, au feu des causes internes de la Révolution Prolétarien-ne en France. La question centrale de l'époque, c'est le mouvement anti-impérialiste de soutien au peuple vietnamien. Les prochinois de l'U.J.C.M.L. déploient l'offensivité des Comités Vietnam de Base (C.V.B.) qui font du soutien au peuple vietnamien l'application pratique de la liaison aux masses populaires en France, de l'enquête maoïste sur les leçons de cette lutte héroïque, « le pouvoir est au bout du fusil », « compter sur ses propres forces », « un petit peuple peut vaincre un grand peuple s'il sait se dresser et recourir aux armes ». Et surtout, surtout, ils font cela en dénonçant la trahison révisionniste, le lachage de l'U.R.S.S. qui combat les luttes de libération nationale, la trahison du P.C.F., et en popularisant l'alternative à cela: les justes et fermes positions des camarades chi-nois. Les C.V.B. pratiquent la violence révolutionnaire, contre les fascistes, mais aussi contre les aggressions révisionnistes.

L'U.J.C.M.L. s'oppose à la ligne politique de ceux qui fonderont le P.C.M.L.F., sur un point central : le refus de l'autoproclamation du parti en dehors des masses. L'U.J. constitue dans cette lutte idéologique la voie de gauche assurément. Voie de gauche au sens maoïste: non pas la vérité innée, le retour au passé, mais la porte largement ouverte au nouveau et à l'avenir, ce qui permet la lutte du vrai contre le faux. L'U.J. tirait cette force de sa liaison à un mouvement de masse réel, le mouvement de la jeunesse anti-impérialiste. Cela l'avait rendue extrêmement sensible et enthousiaste aux premiers

coups de tonnerre de la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne ce formidable mouvement révolutionnaire après la Commune de Paris et Octobre 1917 - tandis que ses rivaux du P.C.M.L.F. n'en verront quasiment rien

L'U.J.C.M.L. se tient, à ses débuts, sur le front avancé du mouvement prolétarien : la lutte anti-impérialiste. Mais elle entend aussi pratiquer le maoïsme du point de vue de la lutte de classe ouvrière directe. Coupée de la classe (considérée comme classe sociale), elle décide de s'y lier par des campagnes massives d'établissement des intellectuels révolutionnaires en usine. Il s'agit de forger un rapport privilégié avec les ouvriers combattifs de l'époque, ou du moins ce qu'on croit être ces ouvriers: les syndicalistes « durs », une supposée « aîle gau-che » de la C.G.T.

L'établissement des intellectuels en usine est loin d'être une mauvaise chose en soi. L'existence même d'un enthousiasme de la jeunesse pour cette forme de liaison aux masses montre la profondeur de la révolte idéologique, la force de pénétration de l'idéologie maoîste « servir le peuple ». Mais cette tentative va échouer sur le fond; succès idéologique transitoire, elle est mal orientée quant à la politique révolutionnaire de classe. C'est que l'analyse que fait l'U.J.C.M.L. du prolétariat reste très terre à terre. C'est encore la systématisation sans recul de l'expérience d'une frange particulière d'ouvriers combattifs : les syndicalistes révolutionnaires. L'U.J.C.M.L. ne repère pas alors que le nouveau se donne dans l'antisyndicalisme de masse et non chez les syndicalistes de la tradition « dure ».

Mais en outre, l'entrisme syndical est lié à une conception fédéraliste du Parti: l'idéologie syndicaliste révolutionnaire pénètre ainsi et dévoie le léninisme, sous couvert de maoïsme.

La position de l'U.J. sur la question du parti prend certes une tout autre importance que celle du P.C.M.L.F. parce qu'elle prétend tirer sa légitimité de la G.R.C.P., ce qui est autrement important que la légitimité tirée des années 30.

L'U.J., agitatrice démocratique-révolutionnaire des masses, se reconnaît dans le mouvement des gardes rouges, dans la critique par les masses chi-noises du Parti et de l'Etat, l'U.J. applaudit la conception maoïste du Parti, noyau dirigeant du peuple tout entier mais pour oublier que c'est là le vrai parti de classe, du prolétariat érigé en classe politique. De cet enri-chissement maoiste du Parti (instrument de la classe la plus révolution-naire pour libérer toute l'humanité, pour diriger l'extinction de l'Etat sous le feu des masses révolutionnaires portant leurs coups contre les conceptions bourgeoises des rapports entre villes et campagnes, entre hommes et

femmes, entre travail manuel et intellectuel), l'U.J.C.M.L. ne retient que le processus démocratique.

L'idéologie de fond de l'U.J.C.M.L. sur le Parti, celle qui demeurera à l'époque de la Gauche Prolétarienne, c'est la vieille idée de la fédération des luttes. Les forces de classe, les forces sociales, doivent converger dans le Parti. En quoi l'U.J.C.M.L. pense un « Parti » de masse, non un Parti de classe. Les leçons que l'U.J.C.M.L. tire de la Révolution Culturelle sont filtrées par la conception bien française de la « convergence des luttes » et des organisations de type fédéral. Coordination plus que centralisation.

Mai 68 ruine la synthèse provisoire faite par l'U.J.C.M.L. D'abord parce que les masses ouvrières rejettent la trahison syndicaliste. Ensuite parce que le rôle dirigeant de la classe apparaît comme une exigence de fond. L'U.J.C.M.L. se divise.

3) La Gauche Prolétarienne : la voie de droite sur la question de l'antisyndicalisme

La fondation de la Gauche Prolétarienne à l'automne 68 réalise une fusion du bilan purement spontané de Mai 68 et de l'héritage de l'U.J.-C.M.L. Cette fusion se reflète organisationnellement par le ralliement de certains militants du mouvement du 22 mars qui, avec des cadres diri-geants de l'U.J., vont constituer le noyau promoteur de la G.P.

Le syndicalisme ne paie plus, et il faut, sur ce point, être les continua-teurs de la tempête de Mai 68. Mais ceci se fait bien à ras de terre, au ras de la révolte anti-révisionniste spontanée, celle qui se donne dans les organisations ouvrières locales autonomes (les comités d'action). Dans ce cadre, la G.P. sera anti-syndicaliste, sans qu'il apparaisse clairement au début que ce cadre, quant au fond politique, reproduit sous une forme dure, révoltée, le syndicalisme luimême. L'antisyndicalisme apparent n'est qu'une revanche provisoire du syndicalisme révolutionnaire, ouvriériste et anarchisant, contre le syndica-lisme révisionniste, ouvriériste et so-cial-fasciste. On le voit dans la persistance, et même le renforcement, de la conception fédéraliste, de la conception de masse, anti-classe, du Parti : la G.P. conçoit l'organisation politique comme un simple quartier général des luttes de classe, voire comme un sim-ple porte-voix de leur convergence tactique. Le journal « La Cause du Peuple » est le recueil de l'agitation démocratique révolutionnaire des masses populaires et ouvrières (« on a raison de séquestrer les patrons »). Sa conception de la directive politique, c'est l'exemplarité immédiate des révoltes, rien de moins (et c'est en soi une conquête), rien de plus (et c'est

préparer la défaite face au projet politique des différentes fractions de la bourgeoisie).

Dans la G.P., le point de vue de classe est absent de la systématisation. La violence des couches sociales les plus diverses (petits commerçants de Nicoud) est égalée à la révolte prolétarienne. L'idéologie de la convergence objective des luttes se donne libre cours.

Au fond, la G.P. réalise un bilan sans autocritique de l'échec de l'U.J. Malgré les apparences de rupture, elle en continue les erreurs, sans, à la longue, en préserver les acquis (la théorie marxiste-léniniste, la référence au mouvement communiste international et à la révolution culturelle). La force de la G.P., c'est seulement d'être, pour la petite bourgeoisie intellectuelle soulevée hors d'elle-même par Mai 68, un pôle politique activiste, qui peut prétendre vis à vis des masses représenter l'image des révolutionnaires, « les maos ».

Hégémonique dans le mouvement révolutionnaire petit-bourgeois, et aux lisières du jeune prolétariat combattif, la G.P. est minée de l'intérieur par une pensée politique très faible. Faible en ceci que le sens du mouvement de masse y est coupé de son ossature de classe. L'impatience activiste, le sacrifice, la violence, sont uniquement alimentés à la tempête des masses. Aucune distance, aucun point fixe, pas même la théorie du prolétariat : le marxisme-léninisme est rapidement congédié. « Maoïsme » en apparence, linpiaoïsme en réalité. La G.P. s'interdit par là même d'édifier des organisations ouvrières communistes. Seules existent à ses yeux les organes transitoires du mouvement de masse. Le point-clef de toute lutte positive, à la fois contre le révisionnisme moderne et contre la tradition anarchosyndicaliste, c'est la fusion du marxisme-léninisme et du mouvement réel. C'est cela la politique révolutionnaire. En ce sens, la G.P. est une organisation activiste, mais profondement apolithque. Elle instrumente l'antisyndicalisme ouvrier pour le maintenir en dehors de la question du Parti de type nouvean, en dehors du léninisme (la G.P. ne parle jamais d'ailleurs du léni-nisme que pour le dire « ossifie ») finalement en dehors du maoïsme.

La seule organisation ouvrière nationale que la G.P. tente d'édifier, s'inscrit dans la filiation anarcho-syndicaliste, y compris le refus explicite de la politique: c'est le projet de l'Union des Comités de Lutte d'Atelier (U.N.C.L.A.), véritable synthèse syndicaliste de l'intervention des masses en Mai 68 (les comités d'action et de lutte). Ce projet mort-né portait à son comble la confusion mortelle entre la classe ouvrière comme classe sociale (et ses organisations de lutte de classes) et la classe ouvrière comme classe politique, comme prolétariat (et

ses organisations politiques communistes, marxistes-léninistes-maoïstes).

Or cette confusion, c'est l'essence même de l'ouvriérisme et du syndicalisme. Il en résulte que la nouveauté apparente de la G.P. était, fondamentalement, un retour à l'ancien : de la son écroulement, car seulle nouveau est invincible.

La G.P. vit le temps que les ouvriers antisyndicalistes de Mai 68 aillent jusqu'au bout de leur réveil, et choisissent : soit le retour au syndicalisme, sous la houlette du projet politique du P.C.F. et du P.S.; soit l'antirévisionnisme conséquent, c'est-à-dire : programme révolutionnaire et question du Parti maoîste de type nouveau. Ou encore : constitution du prolétariat comme classe, politique, porteuse d'un projet de société et d'Etat.

La G.P. vit le temps d'un malentendu historique: faire croire que le revisionnisme, c'est la mollesse, la collaboration avec le patron (* réviso-collabo », slogan de la « nouvelle résistance *). La G.P. combat les bonzes syndicaux, comme le faisait l'U.J.C.M.L. Elle ne connaît pas le projet d'Etat révisionniste. Elle ne cherche pas à lui opposer la force positive d'un projet révolutionnaire du peuple. Lorsque, avec le programme commun, le projet révisionniste prend une forme de masse, lorsqu'il prétend structurer effectivement, y compris dans des formes « dures », l'aristocratie ouvrière et la petite bourgeoisie, la G.P. est désarmée, liquidée : elle se dissout toute seule.

La leçon de cette aventure, c'est la suivante : n'est pas anti-syndicaliste qui veut, il faut être anti-ouvriériste, il faut être communiste. Au-delà de la G.P., c'est la question des ouvriers révolutionnaires, des ouvriers marxistes-léninistes-maoîstes de notre étape qui est ouverte.

 Le groupe pour la fondation de l'Union des Communistes de France Marxiste Léniniste (U.C.F.M.L.) : le bilan de gauche de l'U.J.C.M.L.

Il faut bien voir que le développement dialectique des organisations se réclamant de l'expérience révolutionnaire chinoise n'a jamais opposé la G.P. à la tradition issue du P.C.M.L.F. Voici bientôt dix ans que, fixé à la droite du développement contradictoire, la dite tradition est extérieure au mouvement de fusion du marxisme-léninisme avec le mouvement réel. Le schéma dialectique général est le suivant: (voir schéma page 12.)

C'est en toute légitimité historique que le groupe pour la fondation de l'U.C.F.M.L. s'est bâti, dès 70, dans une lutte idéologique impitoyable contre la G.P., et dans une sorte d'ignorance des néo-révisionnistes, L'idée de départ est simple et forte: la question du Parti, disions-nous, c'est le cœur de 68, la définition même de l'étape de la révolution en France. La force, le nombre, le droit, la masse, cela ne transformerien sans le quartier général de connaissance et de guerre du prolétariat. Sans lui, pas d'alliances de classe, mais seulement des convergences, c'est à dire, à terme, des faiblesses cumulées. Sans lui, pas de systématisation programmatique des idées révolutionnaires des masses. Pas de pratique politique de l'antagonisme de classe,

La question du Parti, après mai 68, c'est la lutte contre les faux maoïstes. Les anciens du P.C.M.L.F., certes, qui imposent aux masses leur Parti édifié en dehors de l'histoire. Mais surtout, les nouveaux, qui s'abritent derrière l'histoire immédiate et le mouvement de masse pour nier la classe, sa direction, et attaquer le léninisme. Il s'agit de lutter contre l'anti-syndicalisme de façade.

C'est la lutte pour une organisation de nature communiste (liaison aux masses, liaison de la théorie à la pratique, autocritique), remettant aux mains du prolétariat et des masses populaires la question de leur parti communiste de type nouveau.

Le projet de l'U.C.F.M.L., c'est l'analyse fondamentale qu'il faut des étapes pour que le prolétariat maîtrise la question du parti.

Il faut digérer Mai 68 et sc lier aux masses, il faut aller au feu et constituer sur le tas les premiers éléments d'analyse de classe et de programme. Il faut tenir ferme sur la question du parti de classe, en combattant la prétention d'être le parti, en combattant pour une organisation communiste capable d'en faire avancer le projet au sein du prolétariat.

Dès lors ce projet se divise. Les aspects démocratiques et localistes de Mai 68 continuent à survivre un temps, les Comités de lutte ou d'action se perpétuent dans les organisations autonomes d'usine ou de quartier. L'organisation communiste reproduit, contre son projet même, des rapports de courroie de transmission avec des organisations de lutte qui étouffent la politique pour le prolétariat et l'enferment encore plus.

En même temps continuent à prospérer les conceptions de droite sur la G.R.C.P., les conceptions démocratiques révolutionnaires, antiparti et anticlasse sous l'influence du courant lin piaoïste dominant de l'étape.

Mals le point de vue sur la question du Parti et l'antisyndicalisme reste ferme et c'est ce qui fait le lien étroit de l'organisation avec les ouvriers d'avant-garde de l'étape, c'est ce qui permet de systématiser leurs critiques contre l'ancien, contre tout ce qui tend à enfermer les ouvriers révolutionnaires dans l'ouvriérisme.

C'est ce qui permet à notre organisation de s'affronter au révisionnisme quand il abandonne son masque d'impuissance et de collaboration de Mai 68 pour son vrai visage social fasciste, sa prétention effective à s'emparer de l'Etat bourgeois.

Il apparaît alors clairement que mettre la politique au poste de commandement, c'est l'édification concrète de novaux communistes ouvriers. C'est la structuration du prolétariat comme classe politique. C'est la direction des alliances de classes constitutives du camp de la révolution. C'est le mot d'ordre: « Remettre la question du Parti aux mains de la classe ouvrière, organiser l'avant-garde ouvrière, édifier le Parti au sein du mot de masse » (1).

Et c'est, du même mouvement, la capacité à systématiser les idées révolutionnaires des masses, c'est le programme de la révolution, expression du rapport antagonique des masses à l'Etat. Programme révolutionnaire du peuple dont sont porteuses les organisations révolutionnaires sous direction communiste: Comités Populaires anticapitalistes en ville, Comités des le Parti au sein du mouvement de masse » (1).

(1) Pour les conséquences politiques de ce mot d'ordre, et le détail de notre ligne actuelle et de son histoire, cf. dans « Le Marxiste-Léniniste » n° 10, l'article rendant compte de notre Conférence des Cadres.

